

- AU PAYS DES GÉANTS DE GLACE -

Expédition en traineau à chiens / 2



NORVEGE

Parc National de Jotunheimen

61°38'11.3"N

08°18'44.8"E



Les jours s'écoulent depuis le retour de notre dernière expédition. Depuis la fenêtre de ma cabane, mon regard se porte matin et soir vers l'ouest, en direction des hauts sommets du parc national de Jotunheimen. Un jour, deux jours, trois jours... rien à faire, les nuages ne veulent toujours pas quitter le ciel au dessus du parc. Là bas, sur ce qui est notre prochain terrain de jeux, des vents atteignant les 100km/h sont en train de sévirent. La neige ne cesse de tomber, nous sommes mi-avril et nous nous impatientons du prochain départ.

Il nous faudra attendre une semaine pour qu'une fenêtre météo se présente. Et quelle fenêtre ! Six jours de soleil, de températures négatives, sans vent et avec un sol recouvert d'une neige fraîche. Les conditions idéales. Le calme après la tempête. L'agitation après le confinement : nous empaquetons tout le matériel d'expédition. Ready to go !

Le Vinstre, ce gigantesque lac souvent prit sous de violentes tempêtes sert de séparation naturelle entre les deux parc nationaux du Langsua et du Jotunheimen. Encore une fois, il sera notre point de départ. Nous ne pouvons nous approcher plus près du Jotunheimen, la route est encore fermée suite aux dernières chutes de neige. Connue pour les paysages à couper le souffle qu'elle offre, la route de Valdresflye est une attraction touristique à elle seule. En hiver, elle passe au milieu d'impressionnants murs de neige, atteignant parfois plus de cinq mètres de haut. Une neige accumulée pendant tout l'hiver, signe que celui ci fut rude et venteux. Cette barrière rouge bloquant la route nous rajoute à nous un détour de 12km. Mais pas de quoi s'inquiéter, tout le monde est en pleine forme après cette semaine de repos forcé.



Le Vinstre prit sous les glaces, sur fond des hauts sommets du Jotunheimen.

« Le stress des descentes laisse bien vite place à l'émerveillement face à ces paysages majestueux, dont la contemplation pousse à l'étourdissement. »

Nous évoluons dans l'inconnu, glissant sur nos traîneaux aux pieds d'imposantes montagnes et d'interminables falaises qui semblent vouloir dévorer nos attelages si minuscules lorsque nous passons à leur pied. Taïga, lacs, hauts plateaux, forêt de bouleaux ou d'érable, ou encore fjord, avec nos six ans d'expérience respectifs avec Lou, nous avons déjà pratiqué ce sport sur de nombreux terrains. Tous demandant une maîtrise ou des connaissances différentes. Mais pour nous deux, c'est la première fois que nous explorons une zone si montagneuse et l'on sera vite mit dans le bain. À la différence du Langsua, pas de longues pentes douces par ici, non, ça monte, ou ça descend et bien souvent à pic, sur un sol gelé qui ne rend pas la tâche facile. Il nous faut être des plus vigilants en descente et des plus persévérants en montée. Pas de camp de base cette fois-ci, nous sommes entièrement en itinérance et les traîneaux sont lourds. Mais l'effort des montées et le stress des descentes laisse bien vite place à l'émerveillement face à ces paysages majestueux, dont la contemplation pousse à l'étourdissement. Nous traversons des vallées surmontées de part et d'autre par de long pics rocheux ressemblant à de gigantesques canines. Le parc, s'étendant sur près de 3500km², compte plus de 200 pics de plus de 2000m. Même tous nos chiens réunis n'ont pas autant de canines. Les jours passent, les traîneaux glissent, le soleil brille, nos chiens sont épanouis et en pleine forme. Si bien que dans ce monde si merveilleux et si majestueux, nous sommes déconnectés de la réalité et vivons encore là des jours heureux. Oubliant même que derrière ces ceintures de montagnes enneigées, une pandémie est en train de chambouler la terre entière.







(en haut) Lou en pleine descente abrupte dans la vallée à l'est du glacier Uranos.
(à droite) Pousser, tirer courir, l'effort est le même pour tous. Ici, Lou pousse son traîneau dans une longue montée après la traversé du lac Uradals.

pages précédentes :

(à gauche) Les sommets Langeskavltinden et Uranostinden nous dominent sur la droite.
(à droite) Nous paraissions si petit aux pieds de la chaîne de montagnes de Vardeggene.





Nous maîtrisons désormais la conduite de nos traîneaux en zone de haute montagne et notre routine de bivouac s'effectue en gestes mécaniques. L'allégresse de la progression est au rendez vous. Trop d'aisance ? Trop de confiance ? Trop d'inconscience ? Un événement viendra vite nous remettre les idées et les ambitions en place ! Si nous sommes loin d'une contamination par le Covid-19, on en reste pas moins sujets aux risques liés à une expédition en montagne. La veille, la descente vers le glacier Maradals avait été aussi technique que la vue fut époustouflante. Si bien que nous avions décidé de poser le bivouac plus tôt que prévu afin de profiter de ce paysage impressionnant. L'étape de ce jour devait être plutôt facile, nous redescendons en altitude, quittant les vastes étendues recouvertes de neige pour aller suivre une vallée boisée sur une dizaine de kilomètres, puis remonter. Mais tout ne se déroula pas comme prévu.





Descente vers le glacier Maradals

Plus de piste et aucune trace au sol, si ce n'est celle d'un glouton. Cet animal que rien n'effraie, même pas un grizzly, et dont le cousin africain peut tuer un lion. Je rêve d'en apercevoir un. De loin. Plus nous descendons vers la vallée, plus la conduite devient technique. Trop technique. À droite, une gigantesque falaise, à gauche, un canyon de plusieurs dizaines (centaines) de mètres de profondeur. Au milieu, un bandeau de neige qui est notre zone de passage. D'abord, nous avons à nous frayer une voie au milieu d'énormes rochers. Pour ce faire, je pars régulièrement en éclairieur, cherchant depuis les hauteurs un passage, avant de redescendre faire la trace à pied ou de me lancer directement dans la descente, les mains cramponnées à la barre du traîneau, le regard au loin. La progression est lente, je joue notre itinéraire à pile ou face. Falaise infranchissable, pentes abruptes, forêts denses... Au détour de chaque relief, un mauvais obstacle peut nous attendre.

Le stress me gagne alors que je pars encore une fois en éclairieur. Cela devient de plus en plus difficile et risqué. J'ai peur de faire une erreur de trajectoire. Où nous ai-je amené ? Ne serait-ce pas plus sécuritaire de faire demi tour ? Stop ! Ne plus stresser, ne pas montrer à Lou ou aux chiens que la situation est en train de m'échapper ! D'ailleurs, m'échappe telle vraiment ? N'est ce pas là l'Aventure ? N'est-ce pas ça le concept d'une expédition et de l'exploration ? Aller, je me ressaisis, les chiens ne doivent pas sentir mon stress et ma tension. Un hélicoptère de secouristes vient en direction de Lou est des deux attelages, je dévale la pente et fais signe que tout va bien. Au diable la pression, l'Aventure, j'aime ça et là, nous sommes servis.

Le sol est incliné et glacé et le traîneau ne suit pas exactement la même trajectoire que les chiens. Il nous faut faire attention aux virages trop secs. Heureusement pour nous, Luke et Skorpan, en tête sur mon traîneau réagissent au quart de tour à mes commandements, nous faisant ainsi slalomer avec habilité entre les rochers. Nous regagnons ensuite les sous bois, où la encore il nous faut anticiper notre chemin. Puis faute de persévérance, de patience et de prudence, nous atteignons le bas de la vallée et du haut de mon dernier point de repérage, j'aperçois derrière la prochaine colline, le refuge estival de Skogadalsboen, à moins de 500m de nous, notre objectif de la demi journée.

Mais un obstacle de taille se tient entre le refuge et nos attelages. Une pente d'une centaine de mètre, très raide, mais faisable. Du moins si il n'y avait pas tous ces arbres sur la dernière partie. Notre zone de progression s'est rétrécie et le ravin est juste là, juste après la fin de la descente. Aucune erreur n'est permise. Nous décidons donc de passer par la droite en longeant la falaise. Impossible d'y aller en traîneau. Nous détachons les chiens et trois par trois nous les amenons 200m plus loin, après les obstacles, où nous avons

tendu une ligne métallique pour les accrocher. Chose faite, il ne reste sur le premier traîneau que Luke et Jævi pour nous aider. Le chemin commence par un creux dans une pente bien à pic et glissante, ce qui nous oblige à faire preuve de technicité. Accroché au traîneau par une corde, les pieds plantés dans la neige, je supporte le traîneau pendant que Lou lui fait faire lentement une balance d'un coté à l'autre de la pente. Balancement fini, je le fais descendre petit à petit sur une vingtaine de mètres. Étape habilement réalisée, il ne nous reste plus qu'à tirer et pousser tous les quatre le traîneau entre les arbres sur un terrain très incliné. Une progression, lente et pénible. Plus de 30 minutes pour parcourir les 200m.

Cela fait plus d'une heure et demie que nous donnons toute notre énergie dans cette étape éreintante, mais nécessaire pour la sécurité des chiens. Notre priorité. 14 chiens, un traîneau et nous sommes fatigués face à l'idée de devoir refaire la même chose avec le second traîneau. Nous préférons donc opter pour l'autre option qui se présentait à nous : celle de passer par la longue descente, mais sans chiens attachés à la ligne. Harry Potter et Spirit, deux jeunes frères, sont sagement restés nous attendre au traîneau. Ils nous aident donc à tirer le traîneau 100m en arrière, juste en haut de la pente. Lou entame la descente avec les deux chiens pendant que je reste accroché au traîneau avec la corde. Impatience, fatigue, soif, lassitude, je ne sais pas, mais plutôt que d'attendre Lou, je me lance tout seul. La manoeuvre consiste juste à tirer sur la corde pour faire pivoter le traîneau puis, skis en arrière, le faire descendre tranquillement. Manque de chance, les skis du traîneau sont bloqués dans la neige gelée et plutôt que de pivoter, il commence directement à glisser, m'amenant dans sa chute. Impossible de freiner, mes pieds ne s'enfoncent pas assez dans la neige. Le traîneau prend de plus en plus de vitesse. 20,30, peut être 40km/h. Je ne sais pas, mais il m'est impossible de me détacher du traîneau, et celui ci m'a déjà tiré sur près de 80m et m'amène maintenant au milieu des arbres. À ce moment là, je me demande lequel je vais percuter, lequel va violemment arrêter ma chute. Nous en évitons un, deux, trois... avant qu'un énorme ne se mette sur notre passage. Le traîneau passe à sa gauche, quand à moi, je l'évite in-extrémiste en glissant à sa droite. J'ai tout juste le temps de me préparer au choc que va occasionner la tension de la corde que celle ci vole en éclats, laissant la vitesse de ma glissade me projeter loin en avant. Par chance, je retombe sur mes deux jambes. Intact. Ouf ! À peine ai-je le temps de me retourner pour faire signe à Lou que tout va bien, que mon regard se porte sur le traîneau, qui lui, continue de glisser à toute allure sur la neige. Le précipice est devant lui. J'hurle, je cours... à quoi bon. 30m, 20m, 10m.... Le traîneau disparaît derrière la dernière bute de neige. Nous sommes au lieu le plus opposé de notre point de départ. Un sorte de cul de sac prit entre deux chaînes de montagnes, sans aucun réseau, sans aucun lieu habité à la ronde. Dans le traîneau se trouve le sac de sécurité, celui dans lequel il y a la tente, le kit de secours et la balise de détresse. Désespéré, j'ai arrêté de courir et je suis les traces du traîneau, réfléchissant déjà à un moyen d'évacuer les lieux. Quelle erreur stupide.



Dans cette interminable descente gelée, nous nous frayons un chemin au milieu des arbres et des rochers.



Bloqué par les obstacles, nous descendons les traîneaux à l'aide d'une corde.

« Ce soir, quand nous irons nous engouffrer au chaud sous la toile de tente, nous lèverons avant les yeux vers la voûte céleste... »

Aujourd'hui ma bonne étoile a encore brillé pendant une de mes expédition. Elle a mit un arbre entre mon traîneau et moi pour sectionner la corde qui nous reliait. Sans lui, le vol jusqu'au fond du ravin était assuré. Lou, elle, comme elle le dit, elle a un ange gardien. Aujourd'hui encore, son ange gardien était présent. Car juste derrière la bute de neige, le traîneau est là. Une des deux ancrs s'est accrochée à un des derniers arbres. 10m de plus et s'en était fini. Nous devons la suite de l'expédition à ces deux arbres. Ce soir, quand nous irons nous engouffrer au chaud sous la toile de tente, nous lèverons avant les yeux vers la voûte céleste... nous avons des remerciements à donner.



« Alors que nous pensions en avoir fini avec les difficultés et les obstacles, il en reste malheureusement un. Celui qui fait mal au moral. »

Malgré un état de choc et le bras en sang, je sais que je ne dois pas m'arrêter. Alors nous remontons le traîneau puis Lou part faire fondre de la neige et nourrir les chiens pendant que je pars repérer les derniers 300m qui nous amèneront au refuge. Il est presque 17h quand nous y arrivons. L'hélicoptère revient nous rendre visite, comme ci au matin, ses occupants savaient notre avenir incertain. En 6h nous venons de parcourir tout juste 7km et nous sommes dans une probable impasse, où deux vallées s'offrent à nous. Une sans piste, sans rien et dont la fin est incertaine. Et l'autre, l'initiale, en contre bas de la falaise où une vieille trace de motoneige passe dans les bois. Nous décidons de la suivre. À cette basse altitude, les températures sont positives en journée et la neige est maintenant humide est instable. La piste est en pente latérale et nous avançons péniblement dans les bois. Je chute une nouvelle fois sur le bas coté, emporté par le poids de mon traîneau. Rien de cassé. Si le thermos. Après quelques kilomètres nous sortons des bois et retrouvons une piste balisée qui monte. À bout de force, subissant le contre coup de la chute et de la journée, je demande à Lou de passer devant, je n'ai plus la force de pousser mon traîneau, elle doit mener la danse. Ce qu'elle fait merveilleusement pendant que moi j'essaye de me reposer avec son attelage, plus puissant que le mien en cette fin de journée.

Alors que nous pensions en avoir fini avec les difficultés et les obstacles, il en reste malheureusement un. Celui qui fait mal au moral. Celui qui arrive sur les derniers kilomètres avant le bivouac. Mais celui qui te rappelle que seul toi as choisie d'être là ! Celui qui te rappelle ton dicton préféré : « Si y'a pas de risque... y'a pas d'Aventure ! ». Devant nous s'impose une belle descente gelée, en chicane et inclinée. Lou n'est pas sûre et essaye de repérer un autre passage. En vain. Je me lance en premier. Lentement, très lentement. Ça passe de justesse. Pour Lou aussi. Comme si les chiens savaient qu'il fallait rester concentrés et obéissants. Obstacle franchi, s'en est assez pour aujourd'hui, nous ne faisons que trois kilomètres de plus et, exténués, posons le bivouac. La journée fut courte en distance : 15km, mais longue en durée : 10h. À côté de la tente, nous trouvons les traces du même glouton croisé le matin. Elles montent en direction du sommet de la montagne. Son itinéraire était direct et plus court, a t'il été plus simple que le nôtre ? L'a t'il fait en moins de temps que nous ? J'imagine que oui. Cet animal est le gardien des montagnes et c'est sans difficultés qu'il arpente les reliefs environnants, aussi raides soient ils. Il est la terreur des rennes, la crainte des bergers, il est le maître des lieux, nous sommes chez lui. Ce soir là, je l'imagine en train de nous regarder perché au sommet d'une montagne.



La suite de l'aventure nous ramènera sur les hauteurs du Jotunheimen, là où les montagnes flirtent avec les nuages. Là où d'impressionnants sommets rocheux dominent chaque vallée, tels des miradors qui nous surveillent du regard. Là où tout est blanc, tout est pur, tout est calme, tout est incroyable. Les glaciers ne manquent pas et leurs apparitions après chaque passage de cols remplissent nos corps de frissons. Nos cris d'exaltations et de joie face à de tels paysages manquent de réveiller les habitants légendaires des lieux. Dans la mythologie nordique, le parc du Jotunheimen était appelé le Royaume des Géants de Glace. En regardant tout autour de nous, cela prend tout son sens. Nous continuons ainsi, courant 35 à 40 kilomètres par jour, dans le bonheur d'une symbiose entre deux mushers, leurs 16 chiens et une nature aux paysages époustouflants.

L'objectif de chaque journée : trouver un point d'eau pour se ravitailler. Faire fondre de la neige prend sur nos réserves de gaz qui nous est précieuse.





Alors que nous évoluons sur le lac de Langvatnet, les sommets des alentours semblent vouloir se refermer sur nous tels une machoire de pierre.